



Regard de Mireille Cifali sur la passion enseignante

MOTS CLÉS: RELATION • DÉSIR

Mireille Cifali, professeure honoraire de sciences de l'éducation à l'Université de Genève et dont les travaux de recherche s'articulent autour des métiers de la relation, a accepté de partager son commentaire à propos de la question de la passion pour enseigner et apprendre. L'échange s'est déroulé à l'écrit.

ENTRETIEN

Comment réagissez-vous à propos de la thématique retenue pour le dossier du mois?

Je suis à la fois surprise et très contente. Il est intéressant de constater qu'il semble ne point avoir de honte à parler de passion pour un chercheur, un artiste, un artisan ou pour d'autres métiers. Nous sommes même intrigués en les écoutant évoquer ce qui les a marqués, retenus, puis engagés, ce qui a fait sens dans leur existence, les a guidés dans leur choix, avec ce privilège d'avoir pu faire de leur passion leur métier.

Pourquoi alors parler de passion dans les métiers de l'enseignement passe-t-il moins bien? On rêve de les réduire à l'application de savoirs scientifiques et de techniques. Être enseignant demande un intérêt pris à la fois pour un objet de savoir, pour sa transmission et pour celles et ceux qui tentent de progresser. Parler de passion pour un objet de savoir et pour sa transmission est acceptable, mais moins quand elle s'adresse à ceux qui en sont les récepteurs. Parce qu'ici la passion se sexualise, proche de l'amour, d'une confusion des sentiments. Le social pense de son devoir de neutraliser la relation pédagogique, l'indifférence primant, loin même de toute idée de vocation.

D'où la pertinence d'aborder la passion dans ces métiers. Si nous renonçons au terme de passion, nous avons à maintenir ce qui anime toute passion: un intérêt, un enthousiasme, une constante recherche, une progression dans notre capacité à faire face à ce qui résiste, une curiosité pour ce qui survient, une capacité d'être jouant, inaugurant ce que nous n'avons jamais tenté,

avec la certitude d'y être personnellement concerné. Dans «passion», il y a du désir, désir de rencontre, de progression, de création, ce désir si nécessaire pour tenir la réalité. C'est lui qui insiste. Pas un désir transformé en besoin d'objet, mais un désir qui porte là où il y a énigme, manque, faille. Hartmut Rosa (2019; 2021) en fait le moteur des relations résonnantes qui animent notre rapport au monde et aux autres.



Mireille Cifali est notamment l'auteure de plusieurs ouvrages parus aux éditions PUF – <https://mireillecifali.ch>

Pour que l'enseignant conserve son enthousiasme, l'une des clés serait-elle alors de mieux savoir doser l'alliage entre passion et raison, entre joie et douleur d'enseigner?

La passion, qui donne sens à un quotidien professionnel, n'est pas contraire à la lutte que chacun mène pour acquérir les techniques, les savoirs, les habiletés, les



compétences nécessaires pour progresser dans le domaine retenu.

Il n'y a pas de coupure. Notre passion nous offre l'endurance à traverser les difficultés pour progresser, jamais nous n'en avons fini avec notre recherche, l'objet nous échappe, notre style se creuse, la répétition n'est pas tout à fait la même, nous nous maintenons ainsi créant et découvrant jusqu'au bout de notre vie professionnelle et de notre vie tout court, émerveillés par ce que nous ne savons pas encore, tellement heureux de pouvoir être reconnus dans ce qui nous est à la fois le plus intime et le plus social.

Sachant que le métier d'enseignant est complexe, pour en conserver le plaisir, l'une des pistes consisterait-elle à réfléchir régulièrement à sa manière d'enseigner?

Vous avez raison. Là encore, méfions-nous des dichotomies. Penser est de l'ordre du plaisir. Penser ce qui résiste, ce qui va et ne va pas, ruser, élaborer, parler, écrire, est ce qui nous maintient ouverts, nous évite que ne l'emportent les processus toujours présents de destruction. Qu'une institution prenne soin de tels espaces pour penser est salutaire. Elle les voit hélas parfois comme une perte de temps, des palabres de salon, préférant les procédures standardisées et les contrôles de qualité. Il nous revient de nous maintenir dans un plaisir qui n'est le contraire ni du sérieux ni des compétences. Enseigner peut s'avérer difficile, alors que nous le faisons avec des moments de rires, de joie est la moindre des choses. Apprendre peut être difficile. Lorsque nous pouvons rire ensemble (et non pas nous moquer), quelque chose de la qualité d'un enseignement est attesté. Notre métier nous donne autant qu'il nous épuise.

Pour celle ou celui qui apprend, il lui faut accepter aussi de passer par un apprentissage par l'obéissance, dont il ne voit pas forcément l'utilité. Si l'école ne peut pas s'adapter à chacun, elle peut néanmoins favoriser la naissance d'une passion, accompagner le désir d'apprendre, le reconnaître. Apprendre, en jouant et en ayant du plaisir, est possible et souhaitable, difficultés comprises.

«Notre passion nous offre l'endurance à traverser les difficultés pour progresser.»

Mireille Cifali

La passion de l'enseignant pour son métier permet-elle de plus facilement mettre en mouvement la motivation de l'élève à s'investir dans les apprentissages scolaires? Vous évoquez ici le registre de la transmission. Un enseignant transmet aussi son rapport à l'objet qu'il transmet. Si ses yeux pétillent, s'il a plaisir à trouver le chemin pour transmettre, rendre intéressant, alors il se peut que celui qui résiste, qui n'entre pas dans les savoirs scolaires puisse être touché à son tour. Là nous ne pouvons pas penser dans une généralité, mais dans la singularité de chacun à travers une rencontre qui surprend. Faire vivre autour du savoir des relations résonnantes, toucher celui qui se croit hors des savoirs, aller chercher



ce qui fait sens pour lui, découvrir ce qui le fait rêver, lui nommer ses capacités à apprendre, jamais le décourager face à ce qui lui est difficulté, le guider, l'accompagner, croire en lui, ne pas le rabattre à sa réalité présente. C'est là notre éthique, et peut-être aussi notre passion, qui nous fait également tenir face à ce qui nous dépasse, nous tirant loin de ce que nous pensions. Rendre possible une relation «résonnante» à un livre, un fragment du monde est le plus grand cadeau d'une transmission. Etre en revanche trop passionné peut éloigner si notre passion devient exclusive, se fait intolérante, n'est pas prise dans un désir de partage.

Afin de réellement mieux intégrer les différences, l'école n'aurait-elle pas intérêt à ne pas percevoir toute résistance de l'élève face aux apprentissages comme une violence, alors que précisément cette forme d'opposition est passionnante à dépasser?

La résistance d'un élève n'est pas une violence, mais un défi nous demandant d'admettre notre non savoir, sans jamais renoncer. L'adversité nous fait progresser, la résistance nous oblige à penser autrement, dans l'énigme posée par chacun dans sa singularité.

Dans la formation initiale et continue des enseignants, l'accent mis sur la technicité des gestes professionnels ne conduit-il pas parfois à oublier l'importance de la relation pour entretenir la passion du métier sans se brûler les ailes face aux obstacles?

A l'évidence, une institution de formation a à transmettre les savoirs et les techniques propres à un métier. Il y a toutefois imposture à clamer que cela suffit et à dévaloriser, mépriser toute parole évoquant une vocation, un amour des enfants, une nécessité vitale d'être dans ce métier. Cette part existe, pour le meilleur et le pire. Elle devrait être travaillée pour préserver ce qu'elle peut receler d'énergies constructives et aussi contenir d'énergies destructives.

L'engagement de chacun dans un métier est énigmatique malgré ce que l'on peut consciemment en dire. Si une institution de formation ne souhaite pas s'en préoccuper, elle aurait à sauvegarder des espaces où il puisse se parler: espace de philosophie, de paroles à propos de la pratique quotidienne, de création artistique, d'écritures. Des espaces qui ne sont pas immédiatement «utiles». Réduire de tels espaces est un contre-sens, dans

la formation initiale et continue.

Est-ce le relationnel qu'il s'agit de ne pas oublier? Oui, mais pas pour apprendre à «gérer la relation», à mieux objectiver l'autre, à obtenir un savoir qui nous permettrait de l'étiqueter. C'est d'un relationnel résonnant dont il s'agit, que l'on construit en situation et accompagné pour que nos stéréotypes ne l'emportent pas. Pas une maîtrise supplémentaire, mais notre capacité à accepter notre impuissance, notre incompréhension, notre bouleversement, et néanmoins continuer à chercher sans nous décourager.

Propos recueillis par Nadia Revaz

Références

- Rosa, H. (2019). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. Paris: La Découverte.
- Rosa, H. (2021). *Rendre le monde indisponible*. Paris: La Découverte.